

I

PEU de temps après ma naissance, la guerre, la « grande », éclatait. Cinq ans plus tard, la paix revenue, une double vie allait commencer pour moi. Quatre jours de la semaine, je serais fils d'un couple petit-bourgeois, les trois autres jours petit-fils d'un ménage ouvrier ; du lundi au mercredi et du vendredi au samedi, amoureux d'une blonde Élise, ma mère ; le restant de la semaine, épris d'une belle brune, Louise, ma grand-mère sans rides ; ici, rejeton obéissant et craintif de mon père le guerrier ; là, admirateur complice de celui que j'appelais : pépère Jules, cet ouvrier dont les mains savaient tout faire, et d'abord mes jouets : pantins articulés, châteaux forts, bateaux, échasses, etc.

La semaine s'écoule lentement, pleine du vague ennui de l'école que prolonge celui des devoirs à faire, des leçons à apprendre à la maison, dans l'*intérieur coquet* du 7, rue Bernard-Palissy à Limoges. J'ai droit à quelques jeux silencieux. (« Ne va pas déranger les voisins »), jeux d'enfant solitaire (« On ne va quand même pas te laisser jouer dans la rue avec les petits voyous ! »).

Du moins le temps connaît-il deux trouées de joie : les deux brèves — immenses — vacances du jeudi et du dimanche chez mes grands-parents. Si vaste à mes yeux

L'Enfant double

de cinq ans, le jardin descend depuis l'usine (la chocolaterie) où travaille Jules Reix, et la maisonnette de gardien qu'il habite avec grand-mère Louise, jusqu'à la route d'Ambazac, le faubourg populaire (ses façades de torchis gris abritent ouvriers, boutiquiers, cheminots du P.O. — la Compagnie du chemin de fer Paris-Orléans-Midi — dont la gare est toute proche). Là aussi, la permission ne m'est point accordée de franchir les limites de notre territoire. « Va jusqu'à la grille si tu veux, mais ne sors pas dans la rue... Ne fais entrer personne dans le jardin !... C'est plein de bourineurs. » (« Untel, c'est un bourineur », décréait-on, c'est-à-dire : « un bon à rien », « un chenapan » ; « des bouris », c'est de la poussière, une maison mal tenue est « pleine de bouris ».)

En tout cas, dans le jardin de la route d'Ambazac, je pouvais rêver et jouer à ma guise, bien que grand-mère Louise préférât me garder à portée de vue. Je commençais à m'affairer devant la cuisine dont la porte, précédée de deux marches, donnait sur les quelques carrés de fleurs ou de légumes réservés à mes grands-parents. Me voici occupé à traîner une chaise sous les branches d'un cerisier qui dépassent le vieux mur d'un verger voisin.

— Attention, Georges, ne monte pas sur la chaise. Il ne faut pas cueillir ces cerises.

— Laisse-le faire, Louise, puisque les branches dépassent, puisqu'elles sont au-dessus de notre terrain, on a parfaitement le droit d'attraper les cerises.

— C'est ça, on sera bien avancé quand le voisin ira se plaindre à M. Daccord.

M. Daccord, c'est le « bourgeois », le patron, le propriétaire de la chocolaterie (« Toujours d'accord avec le chocolat Daccord », pouvait-on lire sur des affiches où un garçonnet et une fillette, le visage barbouillé de brun, paraissaient les meilleurs amis du monde) ; au demeurant

L'Enfant double

un bien brave homme qui m'en imposait cependant avec son costume noir, ses lorgnons, sa moustache, son accent « pointu ». On estimait tel tout accent qui échappait au chantonement déjà méridional de nos voix limousines. Mes grands-parents, moi-même, les ouvriers et les ouvrières de l'usine, les gens de la route d'Ambazac, nous n'avions point l'accent « pointu » ; ma mère, mon père, si. Ils me reprenaient quand « je parlais mal ». « Non, Georges, ne dis pas “ rue du Clochais ”, mais “ rue du Clocher ”, dis “ les ponts ”, pas “ les punts ”... Comment m'appelles-tu ? “ Mamin ” ? Je te répondrai quand tu parleras comme il faut, je ne suis pas ta “ mamin ”, je suis “ ta maman ”. » En fait, je crois que Jules et Louise avaient moins l'accent limousin que moi-même. Sans doute devais-je éprouver quelque plaisir à épouser le leur et à l'aggraver. Pourquoi ? Pour me sentir plus proche d'eux ou pour m'éloigner de la voix, de la parole paternelles ?

Donc, me voilà en train de jouer à quelques pas de grand-mère Louise. Elle s'active dans sa cuisine ; de temps à autre s'avance sur le seuil pour me surveiller, oh ! avec indulgence ; aussi bien, peu à peu je m'éloigne. Je gagne le coin où la maison jouxte le mur vitré de l'usine. Là, dans un baquet dont le bois noir s'orne de mousses verdâtres, s'écoule le trop-plein des eaux de gouttière. Prudemment, je me penche au-dessus. Je m'attends toujours à découvrir, au fond sombre de l'eau, je ne sais quels animaux dont l'étrangeté me donnerait des peurs délicieuses, mais, à part quelque insecte tombé malencontreusement, ou quelque araignée d'eau qui file par saccades rythmées à la surface, nul monstre ne sort de son antre.

— Hé, où es-tu passé ?

— Je suis là.

L'Enfant double

— Où ça ?

— Dans le coin des salades.

— Ah ! je parie que tu te penches sur le baquet !
Reviens tout de suite.

A regret, je quitte mon poste d'observateur des eaux profondes.

Devant la cuisine, je recommence à pousser quelques cailloux du bout des doigts. Le premier caillou sera la locomotive, les autres les wagons. J'accompagne le voyage de tche-tche-tche-tche décidés et sonores. A ce moment, là-bas, de l'autre côté de la rue, derrière les murs noircis de charbon, me répondent les crachements de vapeur et les coups de sifflet d'une compound qui manœuvre à la gare de triage. Exaltant voisinage que celui de ces machines, de ces trains, de ces rails ; il prolonge avec une sombre magnificence les pampas, savanes, forêts vierges et chaînes rocheuses du jardin-du-bas.

J'espère bien me rendre tout à l'heure dans ce luxuriant royaume, mais pour le moment il me faut demeurer sagement en ce sage jardin-du-haut. Il me tarde que mes amies, Yvonne et Madeleine, qui habitent la grande maison dressée entre notre jardin et l'église du faubourg, descendent de leurs étages et apparaissent de l'autre côté du « chemin des camionneurs ». Sur ce chemin bordé de talus herbeux qui mène de l'usine à la rue, passe en grinçant la voiture chargée de caisses que tire le Gris, l'énorme et placide percheron. J'ai parfois la surprise et la joie de voir grand-père Jules conduire l'attelage. Il se tient raide et droit sur son siège, là-haut, mais au passage ne manque pas de grimacer pour me faire rire.

Quand Yvonne et Madeleine seront là, en leur compagnie, je pourrai m'échapper vers le jardin-du-bas. Pen-

L'Enfant double

chées aux fenêtres, leurs mères prendront le relais de la surveillance.

— Ne vous inquiétez pas, madame Reix, nous les voyons... Sois sage, Madeleine.

— Sois sage aussi, Yvonne.

En attendant, sous le cerisier, je reprends le jeu du chemin de fer avec coups de sifflet et grands chuintements de vapeur. Cela me permet de gagner peu à peu le large. Entendant ma voix, grand-mère ne se méfie pas, elle continue de vaquer à son ménage, et moi, j'avance déjà un pied dans le jardin défendu, le jardin du curé Isaïe.

Oh ! rien de bien extraordinaire dans ces allées tracées au cordeau et bordées de buis taillé bas : des plates-bandes vouées aux légumes, d'autres aux fleurs ; contre le mur, en espaliers, de maigres poiriers dont les fruits ne parvenaient guère à mûrir ; tout au fond, une rangée de cassis, des groseilliers, des « berberins » (petites groseilles rouges que je mangeais à pleines poignées, et qui me donnaient le « genzi » — cette irritation agaçante que l'acidité des baies provoquait sous la langue). Non, rien d'extraordinaire, sinon le jeu excitant qu'il me fallait mener pour parcourir cet espace et cueillir ces fruits en échappant à la vigilance de grand-mère et à l'œil soupçonneux du curé Isaïe si prompt à paraître là-haut à sa fenêtre, au dernier étage de la bâtisse nous séparant de l'église Saint-Paul-Saint-Louis. De temps à autre, sa silhouette s'encadrait dans la fenêtre ouverte. Il grommelait des phrases brèves d'une voix forte, pleine de rocaille. Que disait-il ? Des menaces ? Des prières ? Nul ne le comprenait. Il était espagnol, le curé Isaïe, et Dieu seul savait la cause de son exil dans ce faubourg ouvrier de Limoges, dans cette paroisse toute noire de la fumée des trains. Me glissant, courbé, d'un massif de dahlias à un massif de « soleils », je guettais la fenêtre dangereuse.

L'Enfant double

Si jamais le prêtre me découvrait, menu larron prêt à piller les baies blanches, noires ou rouges, quelles malédictions allait-il me lancer ? J'en tremblais à l'avance, mais trop fort était le plaisir de pénétrer en terre inconnue et défendue.

Je cessai néanmoins ces incursions le jour où ma grand-mère fut terrifiée par les accusations véhémentes et obscures que lui adressa le prêtre. La seule chose qu'elle crut comprendre dans cette avalanche de pierres jaillissant de la gorge de l'abbé, ce fut qu'il était question d'un vol de cassis. « Un charabia de diable, concluait-elle, un diable noir, ce curé Isaïe... »

Je ne voulais pas que ce démon fit du mal à grand-mère. Je ne mis plus les pieds dans son jardin de curé. Il n'en continuait pas moins à se pointer à sa lucarne, prêt à grommeler on ne savait quoi. Grand-mère prétendait que la nuit même, dans l'été, quand les fenêtres restaient ouvertes, elle entendait la plainte ou le réquisitoire de cet homme étrange. C'était à croire qu'il ne dormait jamais. Une nuit où la voix mauvaise paraissait soudain toute proche, grand-mère se leva, entrouvrit la porte sur le jardin : dans la lumière bleuâtre de la lune, elle aperçut une ombre qui allait et venait à quelques mètres devant elle. C'était l'Espagnol. Il arpentait à grands pas son médiocre domaine et semblait invoquer d'une voix furieuse les puissances des ténèbres.

Mes petites amies incarnaient au contraire à mes yeux la fraîche douceur du matin, et il me tardait que l'heure avançât pour que, enfin, Madeleine ou Yvonne, ou les deux ensemble, descendissent me rejoindre, à moins que ce ne fût moi qui, obtenant l'autorisation de grand-mère, ne franchisse le chemin des camionneurs pour jouer avec elles, dans l'autre partie du jardin.

Là, plus de potagers, d'allées ratissées, de bordures de

L'Enfant double

buis taillé, de massifs bien alignés, mais de l'herbe, des lilas, des troènes et des fusains, des touffes de lupins ou de reines-des-prés, des gerbes de pivoinés cernés d'œillets, tout un désordre de feuilles et de fleurs. A la même hauteur que le territoire du curé Isaïe, la terrasse-jardin s'arrêtait ; de là, une pente herbeuse bordée d'un escalier de granit descendait vers un parterre que la grille séparait de la rue.

Se hasarder jusqu'à ce parterre, s'y cacher dans un fouillis d'iris, contourner les grands yuccas aux lames et lances agressives, faire de l'alpinisme sur les marches de pierre, ou encore s'agripper à la grille pour jouir du spectacle du faubourg, c'étaient là de fabuleuses aventures auxquelles je me risquais parfois en compagnie de mes deux amies que mon audace entraînait et fascinait — du moins aimais-je à me l'imaginer. Les iris et les yuccas ne donnaient-ils pas l'impression de quelque flore digne des « colonies » ? Des crocodiles, des boas, des panthères pouvaient, qui sait, s'y dissimuler, et quoi encore ? des Indiens ? des cannibales ! Je devais veiller au salut de mes compagnes ; il nous fallait parvenir, tous trois sains et saufs, jusqu'aux portes de la cité, c'est-à-dire à la grille qui devenait pour nous l'enceinte d'une ville élevée au seuil de la jungle.

En regard des « pays tropicaux », séparée de leur mystère par le chemin de camionnage, une « plaine » broussailleuse s'étendait en contrebas du jardin du curé Isaïe, clos au sommet du talus par une haie. Dans la « plaine », contre la grille, une cahute abritait deux vieilles : la mère et la fille qui veillaient en gardiennes soupçonneuses et irascibles sur l'ensemble des territoires. Les fillettes et moi-même détestions ces fieffées bigotes.

Pour le moment, assis près de Madeleine, derrière la touffe de yuccas, je lui raconte mes exploits de la matinée.

L'Enfant double

J'aime ses cheveux châains aux boucles légères, ses yeux couleur du praliné que pépère Jules me rapporte parfois de la chocolaterie. Il me semble que les yeux de la fillette doivent exhaler le parfum de cette friandise. J'aime aussi de Madeleine la douceur, la patience, cette façon qu'elle a de m'écouter, de me suivre dans mes jeux. Son père est cheminot au P.O. Il conduit l'une de ces énormes compound qu'il m'arrive d'aller voir de près à la gare de triage, en serrant plus fort la main de mon grand-père. La gloire du mécanicien de locomotive rejaillit pour moi sur sa fille. Quelle fierté de prendre celle-ci sous ma protection. Je voudrais que Madeleine m'amenât devant le héros. Mais il est si souvent absent. Et, quand il est là, si j'accompagne la petite chez elle, il nous faut éviter de faire le moindre bruit car le héros dort. Il dort en plein jour pour se reposer de ses voyages. C'est ce que nous murmure la mère de mon amie. Je trouve qu'elles se ressemblent toutes deux, ce même regard, cette même patience. Yvonne, la camarade de Madeleine, est, elle aussi, enfant de cheminot, mais un cheminot de gare seulement. « Vovonne », appelle la mère, moi je comprends « Bobonne » ! Ainsi je nomme la grosse fille blonde, joufflue, potelée. Je consens que Bobonne joue avec nous à condition qu'elle nous obéisse en tout.

— C'est à toi de poner !

— Mais non, proteste-t-elle, chacun à son tour, maintenant c'est au tour de Madeleine.

Je hausse les épaules, prends la main de Madeleine, nous feignons de nous éloigner. L'autre court après nous, nous supplie :

— Oui, oui, je vais poner.

Quand nous jugeons qu'elle ne s'est pas assez soumise à nos caprices, nous la punissons. Pour cela, la saisissant chacun par un bras, nous la traînons, malgré sa résis-

L'Enfant double

tance, ses pleurs, ses cris étouffés, jusqu'au jardin-du-bas, dans la jungle. Là, cachés aux yeux des deux vieilles, nous appliquons la sanction. J'arrache deux ou trois poignées de longues feuilles d'iris, Madeleine maintient la pleurnicheuse penchée en avant, jupes retroussées, et je fouaille à coups de lanière verte les grosses cuisses blanches jusqu'à ce qu'elles rosissent. Après quoi, tous trois, nous reprenons nos jeux.

La mère d'Yvonne finit un jour par se fâcher et défendit dorénavant à sa fille de nous rejoindre. Ce ne fut point à cause de mes sévices, que d'ailleurs la petite blonde ne dut point rapporter aux oreilles maternelles, mais, à diverses reprises, et malgré les observations qu'elle m'adressait à ce sujet, la mère m'entendit appeler « Bobonne » et non « Vovonne », sa progéniture. Elle prétendit que j'étais un vaurien pour me moquer ainsi, alors que je ne mettais nulle malice à déformer l'appellation familière. Pauvre Vovonne, elle dut être durement privée de notre compagnie et, plus encore, du jardin des délices. Sa mère demeura intraitable.

Mon duo avec Madeleine devint moins turbulent et plus tendre. Quel âge pouvions-nous avoir ? Cinq ans ? Six ans ? Nous restions longtemps, épaule contre épaule, à contempler le vol des papillons, le trajet d'un scarabée. Le manège des araignées nous captivait : dissimulées au sommet de leur toile, elles guettaient le passage de quelque mouche ; quand l'une dans son vol heurtait le filet, ses pattes, ses ailes avaient beau se débattre, le piège ne lâchait pas prise. Retenant notre souffle, nous observions le monstre ventru, velu, déboucher de son repaire et courir vers sa proie, vite enturbannée, emmaillotée, engluée et ficelée dans la bave soyeuse de l'ogresse.